



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRE

On reçoit les abonnements :
BUREAU CENTRAL DES JOURNAUX
RUE TUPIN, 34.

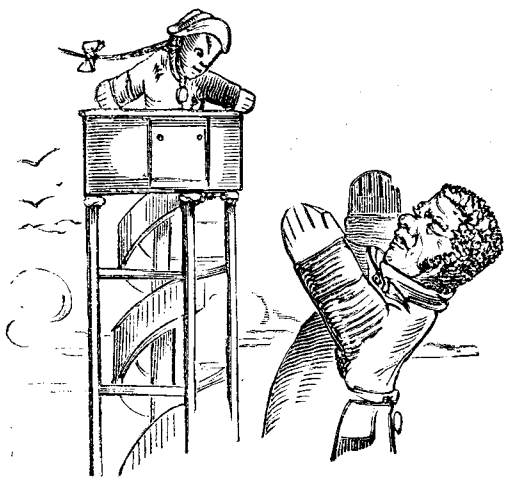
Politique et Hebdomadaire

ABONNEMENTS	Six mois.	Un an.	
	Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
	Autres Départements....	8 fr.	15 fr.
	Etranger, port en sus.		

Pour la Correspondance :
BOITE A LYON
RUE DE CONDE, 39.

REVUE DES ADMINISTRATIONS LYONNAISES PAR GUIGNOL

C'tte fois, les gones, j'ai attrapé un bon coin pour reluquer ça que se passe dans note ville. Fisquez donc un brin si je sis pas sus le plus chenus endroit pour tout arregarde. C'est pas la colonne Vent d'homme, celle-là, ni la Verspasienne, ni même celle que sert de boîte à cornes à Gnafron... c'est la colonne des Eaux que vous connaissez ben et qu'esse en Saint-Clair.



C'est de là, les t'amis, qu'on en voit de bariolées de toutes les couleurs, et de z'affaires que vous ferient dresser les cheveux jusque darnier le cotivet, si vous les voyiez.

Comme vous êtes tous de trop bons zigues et que vous voulez jamais vous plaindre, et que par ainsi on se fiche toujours de vous, moi je veux pas que ça dure et faut que je vous declabousse toutes les injustices qu'on vous fait n'endurer. Je vas vous debobiner à ce sujet tout ça qu'esse sus mon rouet à blagues, à commencer par ce que concerne la Compagnie des Eaux à qui n'appartient c'tte colonne où je sis tout justement grimpé.

Croyez-vous, mes belins, que c'tte Compagnie se moque de belles fois de nous, et que nous disons rien encore? Nous ne sons pourtant pas de z'agneaux pour nous laisser tondre comme ça la laine que nous pousse sus le dos.

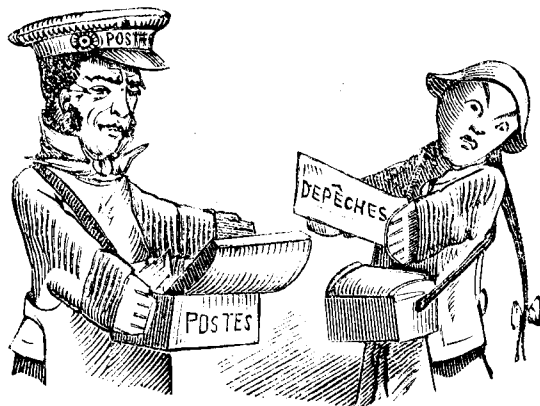
Ainsi, tenez, maintenant, y a de fois qu'on peut pas seulement avoir une goutte d'eau propre pour se rincer la frimousse, qu'on dirait que

celle qu'on nous fournit n'esse fabriquée par les maçons quand y font leur mortier pour faire de maisons. Et mêmement, d'autres fois qu'y gn'a, on reste de jours et de nuits qu'on n'en a pas du tout, ni de sâle, ni de prope.

Ça, c'est pour le printemps, l'été et l'automne. Mais, dans l'hiver, c'est ben aute chose. On reste de mois n'entiers sans pouvoir n'en tetter une gouttelette. Et, quand on va faire de reclamations à ceusse que derigent la carcine, y prennent de suite de z'airs de z'ours et vous disent, suivant le mement : « C'est que ça gèle... c'est qu'y fait chaud... c'est que le Rhône est gros... c'est que le Rhône est bas! » Et y finissent toujours par vous dire : « Ça nous arregarde pas. Tant pire pour vous! Payez vos six mois d'avance, et nous verrons après si nous avons le temps de nous occuper de vous! »

Eh ben les gones, trouvez-vous que c'est de juste, ça? Quand nous leur portons nos piastres et qu'y nous font signer de polices que sont toutes à leur avantage, y nous préviennent pas de tout ça. Y veulent faire de lois nouvelles, eusse, nous faire payer quand même nous ons pas la marchandise. Je sais pas si eusse, quand y z'achètent de vin, y le payent quand il est pas bon et surtout quand on le leur donne pas. Moi, quand j'irai faire de reclamations, j'irai pas sans ma tavelle que va se payer une bosse sus leurs carcasses. Attendez mement, tas de bringands!

C'est comme dans les Postes et les Télégraphes oùsque Gnafron z'et moi n'avons été employés quand la canuserie chômait et que mon jornal était pas encore éventé. Y a ben déjà longtemps; mais ça fait rien; c'est ben toujours



de même. Les pauvres faqueteurs, c'est pas eusse

à qui on a améyoré leur sort. Y faut toujours qu'y fissent de dizaines de lieues par jour, *pedibus cum jambis*, et tout cela pour de soixante à sèpetante battants par mois. C'est portant ben eusse que sont les plus arresponsables; on leur z'y donne de pleines boîtes de lettres chargées de pecuniaux, et, s'y viennent par malheur à perdre quéque chose, on leur z'y fait payer comme s'y z'avient voulu le voler. Reusement qu'y gn'a de Yonnais qu'ont de bon cœur et que leur donnent de z'étrences. Sans ça, y pourriont pas seulement payer les grollons qu'y n'usent pour faire leur ovrage. Y en a du reste pas mal que sont employés dans la boîte et que sont pas plus heureux. Pour arriver à gagner de mille à douze cents battants, on leur z'y fait faire de z'apprentissages que durent de z'années, de surnumérariats comme y disent; et pendant ce temps là, y peuvent pas seulement ramyer de quoi chiquer de pain et licher de l'eau claire. Parguienne, c'est pas malin à comprendre que, quand nous vons près d'eux faire nos affaires et charcher nos lettres, y nous reçoivent comme de caniches dans un jeu de quilles. C'est pas note faute à nous, tas de borniellasses.

Ça se passe guère mieux au Télégraphe. Là z'aussi ceusse que sont les gros bargeois trovent ben le moyen de ramasser de piastres, sans trop s'éreinter la basane. Et, des autres, y n'en manque pas qu'on pourrait ben leur augmenter ça qu'y gagnent. Ça fait que le public n'esse pas toujours ben sarvi. C'est comme quand vous n'êtes en voyage et que vous voulez préviendre votre petit fenon que vous n'allez arriver pour déjeuner, la dépêche n'arrive que pour le diner, et c'est vous que la recevez. Le gone pas bête qu'avait éventé le télégraphe croyait ben que ça irait pus vite que la poste; mais ben sovent on gagnerait de temps à abouler ses commissions à de limaces ou de tortues.

Et la Compagnie du gaz, croyez-vous qu'elle se petafine les boyes, elle, pour faire tout ça qu'elle promet et qu'elle doit? L'aute jour, je vous ai ben detrancanné un peu de ça que j'avais sus l'estôme; mais je pourrais tout remplir mon jornal que ça suffirait pas pour tout vous y dire. Ainsi, le soir, quand vous vous lantibardannez dans les rues, trouvez-vous pas

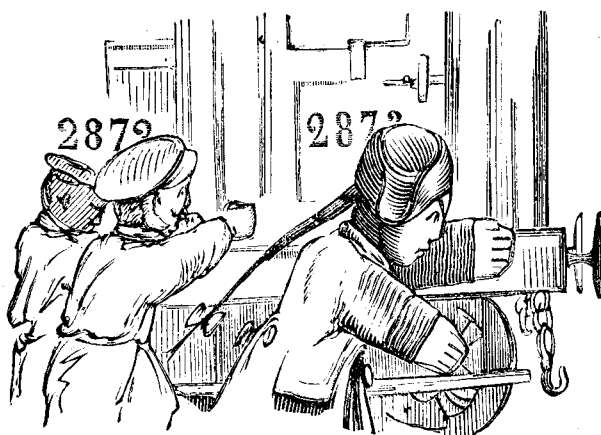
qu'on dirait que c'est de vessies que nous éclairer à la place de lanternes ? Gn'a qu'à Lyon où le gaz est si vilain ; dans toutes les autes villes, on est mieux irluminé que chez nous. Et portant Lyon compte ben pour quéque chose, et nos picaillons aussi. Ces gazeux, y nous fichent de flammes que sont aussi jaunes que de courges, et leurs becs ne valent pas les pus matrus chelus. Faudrait portant pas qu'y croyent que nous sons de bugnasses ; eusse que sont chargés de nous clairer, y flanqueraient ben l'humanitance dans la piautre.

En se levant de nuit, on attrape la Compagnie que fait n'éteindre ses lampions pour que ça lui fasse de z'économies. Gn'a que le quinquet de la place Saint-Michel, à l'en haut de la fontaine, que sert à deriger ceux que passent ; cui-là, on le mouche jamais, sans qu'on sache la cause pourquoi. Y faut pourtant pas qu'y croyent que cui-là puisse clairer toute la ville. Ça fait qu'avé leurs magnères de tout éteindre avant l'heure, il arrive toujours de z'accidents. Tez, pas pus tard que l'aute jour, nous ons failli écrabouiller avé Gnafron un pauvre petit miaillon que sa meman n'avait abandonné dans la rue. Y n'était ben droit en-dessous le reverbère, mais on le voyait pas du tout. C'est moi que

Compagnie qu'aurait été la cause de c't accident, que m'aurait fait de regret pour toute l'ésistence !

Faut ben aussi que vous sachiez ça que se passe dans la Compagnie du chemin de fer, où je n'ai été aussi employé quéque temps, même-ment que j'ai tant aeu de peine pour y rentrer. On dirait que c'est de places de parfaits qu'y veulent vous donner, où gn'aurait qu'à bâffrer et à roupiller, si tellement qu'y font de z'arias pour vous arrecevoir. M'ont y pas passé la visite comme quand je n'ai attrapé mon mimero pour la conscriptance !

Et pis, vous savez pas quoi y m'ont fait faire. Y n'ont commencé à me mètre par d'arnier un wagon ; y fallait que je butte du depis le matin jusqu'au soir, et, d'autes fois, sans demarrer, la nuit comme le jour. Y z'appel-



lent ça n'être homme d'équipe. Pour manigancer ce méquier, que les chivaux pourriont pas faire, savez-vous quoi on vous donne ? Eh ben, cinquante sous par jour ; et, de plus, faut dire qu'y me fesient de retenues pour mettre dans une caisse à battre la retraite. Y fallait qu'avé ça je donne à chiquer à ma Madelon et à tous nos petiots !

Et pis que j'étais pas le seul ; y en a-t-y de ces pauvres esclaves, là-dedans ! Y portent leur vraie enseigne sus leur melon ; vous savez leurs casquettes oùsqu'il gn'a d'écrit :

Russia. — Chère Austria ! chère Germania !
Britannia. — Chère Germania ! chère Austria !
Germania. — Chère Russia ! chère Britannia !
Austria. — Chère Britannia ! chère Russia !
(Embrassades générales.)

Russia. — Ces doux épanchements du cœur ne doivent pas nous faire oublier que toutes nous avons quitté nos résidences respectives pour venir ici causer ensemble de choses importantes intéressant chacune de nous. La paix...

Les trois autres (en chœur). — Vive la Paix !

Russia. — Cette exclamation, sortie spontanément de vos poitrines, me prouve à quel point j'avais raison de compter sur votre bon sens et votre haute sagesse. Toutes, nous sommes d'accord. Oui, vive la paix ! Je tenais à faire devant vous cette déclaration, parce que je savais que l'on avait fait courir sur mon compte certains bruits de nature à troubler la tranquillité générale... On aurait pu supposer que je ne rêvais que guerres et conquêtes...

Britannia. — Des propos analogues et tout aussi calomnieux ont été tenus à mon sujet.

Russia. — Personne n'est à l'abri de la médisance.

Britannia. — Il est des gens si mal intentionnés !

Germania. — Vivé la paix ! Quel cœur assez barbare pourrait songer à la troubler ?

Austria. — La paix, la douce paix... c'est-à-dire la prospérité, le bonheur.

Germania. — La guerre est une chose immorale, affreuse...

Britannia. — ... Par laquelle l'homme semble être ramené à l'état sauvage.

Russia. — Faire tuer des soldats...

P.-L.-M. — *Plaignez les malheureux !* Voyez voir si c'est pas de vrai : Les faqueteurs de seconde classe ont quate-vingt-quatre battants par mois, ceusse de première classe, cent battants. Et on leur z'y fait, pour la retraite et les frusques, une retenue de quatorze à quinze pour cent. Gn'a même de chefs de gare que n'ont que treize cent cinquante francs par an, et, avé ça, toute la pus grande arresponsabilité ; à tous les mements, y sont n'exposés à se faire demolir la carcasse ou à n'aller z'en prison. J'aurais ben encore à vous parler des chauffeurs, des mecaniciens et céleri et célera ; mais, s'y fallait tout japiller ça que je sais, ça finirait pas d'aujourd'hui. Ce qu'y gn'a de sûr, c'est que tous ceusse que travaillent là-dedans, à l'excepté des gros bonnets, le font pour avoir de retraite un jour. Mais quand y croyent n'être arrivés au bout, y se trovent presque toujours ficelés. On sait ben trouver le moyen de les fiche à la porte, en disant qu'y font pas leur ovrage, et on les remplace par de pusjeunets. Ça fait que, comme ça, toutes les pignolles qu'y n'ont z'aboulées pendant des vingt z'années, sont pardues pour eusses. C'est y de justice, ça, les t'amis ? Faut pas qu'on vienne nous le bajaffler.

Aussi, c'est pas étonnant que le sarvice soye mal fichu ; ça demarcoure ben tous ces pauvres guiables que triment pour leur ésistence. Malheureusement, c'est nous autres que payons la casse quand y gn'a de z'accidents. Oh ! là là, z'enfants, que de deraillements et de z'écrabouillements y gn'a du depis quéques années ! Si la Compagnie n'augmentait son personnel et payait mieux ses employés, nous sons ben assurés que ça n'arriverait pas.

Pour pas vous en dire pus long, je vous n'engage, les frangins, à faire tout comme moi. Fesez une lettre à tous nos arreprésentants-deputés, pour qu'y manigacent de nouvelles lois, améyorant le sort des petits travailleurs.

Austria. — Faire des orphelins et des veuves...
Germania. — Piller, saccager, ruiner...
Britannia. — Bombarder, incendier...
Russia. — Quel crime de lèse-humanité !
Austria. — Quelle monstruosité !
Britannia. — Ainsi, c'est bien entendu. La question d'Orient...

Russia. — La question d'Orient n'existe pas.

Germania. — C'est un fantôme.

Austria. — Un ridicule épouvantail.

Britannia. — Que les Serbes se révoltent contre la Turquie...

Russia. — ... C'est l'affaire de la Turquie et des Serbes.

Austria. — Nous n'avons pas à intervenir.

Germania. — Evidemment.

Britannia. — Chacun pour soi, et chez soi. Vive la paix !

Les trois autres (en chœur). — Vive la paix !!

Russia. — Mes chères sœurs, je me retire en emportant de notre entretien la plus douce impression. Je vais rentrer chez moi et donner à mon intendant des ordres formels pour un désarmement immédiat.

Les trois autres (en chœur). — Moi de même !
(Nouvelles embrassades et protestations d'amitié.)

II

A Saint-Petersbourg.

Russia. — Gortschakoff, toutes nos troupes sont-elles équipées et prêtes à partir en campagne ?

Le prince Gortschakoff. — Selon vos ordres, tout a été préparé. Les soldats des dernières classes viennent d'être appelés.

LA PAIX EUROPÉENNE

I

Dans une ville d'eaux.

Russia. — Cette chère Britannia !

Britannia. — Cette bonne Russia !

Russia. — Quel plaisir de se revoir !

Britannia. — Combien cette rencontre me cause de joie !

Russia. — Vous savez si je vous aime, malgré nos anciens démêlés.

Britannia. — Ne parlons plus de cela... Qu'aucun souvenir funeste ne vienne attrister ce beau jour ! Embrassons-nous, chère amie.

Russia. — De grand cœur.

(Elles s'embrassent avec effusion.)

Germania. — Excellente Austria !

Austria. — Chère sœur !

Germania. — Combien notre réunion me cause d'allégresse !

Austria. — Quelle délicieuse émotion s'empare de moi !

Germania. — Vous connaissez mon affection pour vous, en dépit de nos anciens différends de famille.

Austria. — Oublions le passé. Soyons toutes à la joie de nous retrouver.

Germania. — Dans mes bras !

Austria. — Sur mon cœur !

(Elles s'embrassent avec non moins d'effusion.)

Tout le monde n'en sera dans la joie de la satisfaction, et, le parmier à n'en bêleter de bonheur sera vote vieux t'ami

JEAN GUIGNOL.

CHAMBRE DES DEPUTÉS.

Les pêcheurs ont eu leurs émotions; est venue cette semaine la discussion sur la pêche fluviale. Ce plaisir, si calme et si innocent, a failli soulever des tempêtes dans l'Assemblée; M. de Cassagnac (Granier père) voulait prendre M. de Tillancourt dans ses filets, mais celui-ci a glissé entre les mailles; il a déclaré qu'il ne voulait que la tribune fût une arène. M. Ernest Dréolle, voyant M. de Tillancourt à la tribune, a voulu jouer du calembour, et le malheureux de s'écrier : Vous voulez donc que la tribune soit une arête ! Pardonnez-lui. Le projet de loi a été retiré, et les pêcheurs peuvent lancer en paix lignes et filets.

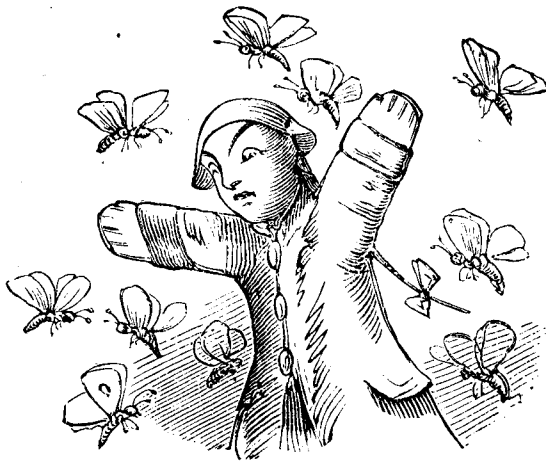
La Chambre a passé du plaisant au sévère, et, en adoptant le projet de M. Bert, elle a assuré des secours aux instituteurs dans leur vieillesse.

M. Raspail a demandé la publication des noms des condamnés auxquels le président fait grâce; la Chambre a repoussé l'urgence.

Est venue ensuite la loi des maires — question palpitante d'intérêt pour la ville de Lyon. — Tout le monde croyait qu'après six ans d'épreuves et d'essais, la commission apportait à l'Assemblée une loi définitive; erreur, c'est encore une loi provisoire. Là-dessous, on sent qu'il y a du Buffet mélangé à forte dose avec du de Broglie. M. Ferry, porte-voix de la commission, plaide pour le provisoire; M. Le Pommelec demande avec autorité du définitif, et M. Ferry s'enferme avec une désinvolture qui remplit de joie l'Assemblée; les bonapartistes font leur vacarme accoutumé.

M. Gambetta défend les libertés communales, et M. de Marcère, la lame à l'œil, monte à la tribune et pose la question de cabinet.

M. de Castellane a comme toujours égayé le débat. Les bonapartistes deviennent plus que libéraux; mais, comme il faut que leur comique prétention soit prise au sérieux, ce n'est pas le pitre ordinaire qui prend la parole; c'est un des sérieux de la bande, M. Raoul Duval, qui vient étaler à la porte du bazar impérial l'amour de la liberté qui anime les bonapartistes, et dont les fusillades de décembre ont été la plus haute expression. Ça ne prend pas. M. Laussédad, une des victimes de décembre, connaît et explique la liberté, marque bonapartiste; M. Gambetta succède à M. Laussédad, et raille agréablement M. Raoul Duval passé à l'état de solitaire. La loi est votée; 33,000 communes ont le droit de choisir leurs maires. Lyon, cela va sans dire, n'est pas compris dans les 33,000 communes, Lyon reste hors du droit commun. Ainsi adieu les réformes et les améliorations, les tramways ne sont plus qu'une légende, l'Ecole des Beaux-Arts, un souvenir; la fin de la construction du théâtre des Célestins, un rêve; une compagnie des eaux donne de l'eau à ses abonnés, un mythe, etc., etc. Faisons pour tout cela, comme a dit un interrupteur à la Chambre; attendons 1789.



PANTINS ET FICELLES

SOYONS JUSTES !

Que voulez-vous, j'aime la justice. Fût-elle honnie, repoussée et méprisée par le monde entier, qu'elle trouverait dans mes bras un asile protecteur. Cette passion pour la boiteuse déesse va jusqu'au délire. Je ne puis tolérer que des grincheux sans scrupules s'escriment à lui passer des crocs en jambes, et, malgré moi, je m'insurge.

Je suis horripilé, par exemple, lorsque j'entends de mauvais citoyens affligés d'une myopie politique qui les expose à confondre, à moins de dix pas, M. Dupanloup avec M. Littré, ou M. Batbie avec un picarlat, se plaindre du gouvernement et de ses actes, sous prétexte qu'ils nuisent à la République. A-t-on jamais vu pareille chose ?

Pourtant, sans avoir le génie de Talleyrand- (Périgord, parce qu'il avait beaucoup de flair), il est facile de s'apercevoir que tous les actes du cabinet sont inspirés par une pensée unique, sont le résultat d'un système longuement mûri, le meilleur, à mon avis, pour démontrer l'excellence du régime républicain. Il y a deux sortes de démonstrations : l'une se fait par le raisonnement, c'est un moyen bien démodé; la seconde se fait par d'autres procédés : c'est celle-ci que le gouvernement a adoptée.

Voyez par exemple M. de Marcère. Il conserve dans ces bœux moelleusement capitonnés qu'on nomme des préfectures, tous les anciens fonctionnaires que l'Ordre moral avait recrutés pour démolir la République. N'est-ce pas une preuve de haut génie diplomatique,

destinée à laisser sur l'esprit des masses une impression aussi durable que n'importe quel décret du coup d'Etat ?

La belle affaire, en effet, de confier la garde de la République à des républicains ! Ce n'est pas plus malin que de faire garder un troupeau par des chiens de berger. Combien il est plus audacieux, au contraire, de s'adresser aux loups pour remplir le même office ! Je sais bien que les moutons ne sont pas rassurés, et qu'ils se demandent si un jour leurs singuliers gardiens ne s'avisent pas de déjeuner du troupeau et de dîner du berger. Mais les moutons n'ont jamais passé pour de profonds politiques, et, d'ailleurs, leur rôle a été jusqu'ici de fournir des gigots.

Et M. Dufaure ? Lui, au moins, ses sentiments ne sont pas douteux. Il a lancé à la République des déclarations d'amour qui, bien qu'elles soient sorties par le nez, n'en venaient pas moins du cœur. C'est, quoi qu'on en dise, l'amant de toutes les libertés. La preuve, c'est qu'il en use avec elles d'une façon qui ne laisse aucun doute sur l'état de leurs relations.

Et d'ailleurs ne s'est-il pas opposé, tout récemment, à ce qu'on mît un frein à la manie de certains person-nages qui aiment à se parer de titres de noblesse ?

Pure affaire de liberté illimitée.

Il y avait bien encore une autre raison, à ce que l'on a prétendu.

Comme M. Dufaure faisait observer à un bonapartiste que l'adoption d'une pareille mesure généraient peut-être un peu les Guigue de Champvans et les Dugué de la Fauconnerie :

— Monsieur, interrompit Ratapoi, il n'y a rien de faux dans les titres de noblesse que portent les serviteurs de l'empire.

— Rien de faux ? Alors, il faudrait donc dire M. Dugué de la Vr...

L'orateur s'interrompt et ajouta :

— Je sais qu'on en disait bien d'autres aux Tuileries; mais, en République, il faut des mœurs.

Et le projet fut abandonné.

C'est encore par amour pour la liberté et pour la République que M. Dufaure ne veut pas consentir à se séparer des magistrats qui ont fait partie des commissions mixtes (le proverbe dit qu'il n'y a pas de sot métier) et qui n'en rougissent pas (mais le même proverbe s'empresse d'ajouter qu'il y a de sottes gens).

C'est toujours l'application de ce fameux système dont l'existence a jusqu'ici échappé au vulgaire.

Russia. — A-t-on envoyé à la Serbie les secours d'hommes et d'argent dont elle a besoin pour soutenir la lutte sans trop de désavantage ?

Le prince Gortschakoff. — Cela a déjà été fait en grande partie.

Russia. — Agissez au plus tôt. Les événements ont une gravité exceptionnelle. Que la Serbie triomphe, l'empire Turc s'effondre et, sans coup férir, nous nous installons à Constantinople. Que la Serbie succombe, au contraire, alors nous intervenons pour protéger nos frères Slaves... le résultat sera le même. Ah ! l'Angleterre verra beau jeu ! A nous l'empire des mers, à nous la route des Indes !

A Londres

Britannia. — Milord, notre flotte cuirassée est-elle enfin complètement armée ?

Lord Derby. — Une escadre est déjà dans les eaux de la Méditerranée. Le reste est prêt à prendre la mer.

Britannia. — A-t-on fait l'acquisition de ces fusils nouveau modèle, dont la portée doit nous assurer le succès ?

Lord Derby. — Ces fusils sont entre les mains des *riflemen*, qui s'exercent à leur maniement.

Britannia. — *All right !* Et a-t-on envoyé à la Sublime-Porte les subsides convenus ?

Lord Derby. — Je viens de recevoir avis de Constantinople que les fonds étaient arrivés.

Britannia. — Soyez énergique, soyez actif. Il faut empêcher de réussir les projets de conquête que forme la Russie. Il faut enfin ne pas négliger notre rôle en Egypte. La Turquie menacée demandera aide et secours au Khédive, son vassal. Celui-ci refusera. Alors, comme alliés de la Sublime-Porte, nous opérons une descente

en Egypte. Nous occupons militairement le pays, et, une fois installés, nous y restons... comme à Malte. L'Egypte deviendra une possession anglaise.

A Vienne

Austria. — Cher comte, nos arsenaux, nos forts sont-ils en état satisfaisant ? Nos troupes Hongroises et Croates sont-elles suffisamment exercées ?

Le comte Andrassy. — Ainsi que vous l'avez ordonné, tout a été préparé en vue d'une guerre prochaine.

Austria. — Et notre marine ?

Le comte Andrassy. — De nombreux vaisseaux bien armés, bien équipés, sont dans nos ports de l'Adriatique. Au premier signal, ils sont prêts à marcher.

Austria. — Ce signal ne saurait tarder. L'Autriche doit prendre part à la lutte qui vient de commencer. Nous avons tout à gagner. Nous pouvons, difficilement il est vrai, nous opposer aux projets de la Russie, mais l'acquisition de la Bosnie et du Montenegro pourra compenser les pertes que nous avons faites en Italie et l'échec subi à Sadowa.

A Berlin

Germania. — Prince de Bismark, tout est-il prêt ?

M. de Bismark. — Il ne manque pas une pointe à un seul casque.

Germania. — A-t-on reçu les nouveaux canons, les nouvelles mitrailleuses ?

M. de Bismark. — Chaque jour M. Krupp nous en livre des quantités considérables.

Germania. — A-t-on fait la levée de tous les hommes valides ?

M. de Bismark. — Il n'est pas un soldat de la landwehr qui ne soit prêt à entrer en campagne.

Germania. — A merveille. Car, aussitôt que la lutte prendra certaines proportions, je n'entends pas rester les bras croisés.

M. de Bismark. — Cette attitude est incommode pour prendre quoi que ce soit.

Germania. — Sans doute. Et nous avons encore beaucoup de choses à prendre.

M. de Bismark. — La Hollande et le Danemark, par exemple...

Germania. — Deux pays où, paraît-il, l'horlogerie ne manque pas !

M. de Bismark. — Patience ! Un peu grâce à moi, je m'en vante, la paix européenne sera bientôt troublée...

Germania. — Et c'est en eau trouble, n'est-ce pas ? que l'on fait les meilleurs pêches... Quel dommage que la France...

M. de Bismark. — Oui, cette fois, malheureusement, pas moyen... La France, occupée à se reconstituer, a déclaré par la voix de M. Decazes, qu'elle entendait ne se mêler en aucune façon à la bagarre... Pas le moindre prétexte ! Enfin, nous chercherons ailleurs quelques milliards.

MORALITÉ

« Si la franchise et la bonne foi disparaissaient du reste de la terre, c'est dans le cœur des rois qu'elles devraient se retrouver. »

(Sentence attribuée à Jean II de Valois, dit le Bon, roi de France, et que peu de ses confrères paraissent disposés à mettre en pratique.)

CADET.

Pour prouver qu'un pont est solide, on le charge outre mesure; — qu'un canon peut lancer un boulet, on le bourre jusqu'à la gueule. Il arrive quelquefois que le canon éclate et que le pont s'affaisse, comme celui de Sainte-Colombe. Mais ce sont là des accidents.

M. Thiers voulait fonder la République sans les républicains. Ses successeurs ont surenché; ils la veulent consolider en démontrant qu'elle peut résister aux entreprises de ses pires ennemis.

J'aime la justice et je rends hommage au cabinet. Si la République survit, si elle résiste à toutes les expériences qu'on lui fait subir, elle est assurée de l'éternité. Jamais enfant n'aura été élevé à l'aide d'une aussi large application du précepte: « Qui aime bien châtie bien. » Seulement, les expériences n'ont qu'un temps. Ne semble-t-il pas que celle qui se pratique en ce moment a déjà trop duré?

CLAQUE-POSSE.

CORS ET MUSETTES

Quatre-vingt-septième anniversaire de la Prise de la Bastille.

Quatre-vingt-neuf fut une aurore
Pour le peuple qui s'éveillait...
Ah! sois béni par nous encore,
Soleil du Quatorze-Juillet!

Dans notre histoire ce jour brille,
Son retour par nous est fêté,
Car il vit tomber la Bastille
Et resplendir la Liberté.

Le peuple alors brise la chaîne
Que trop longtemps il endura,
Et prépare l'heure prochaine
Où la République naîtra.

O jour enveloppé de gloire,
O souvenir de nos aïeux,
Vous rayonnerez dans l'Histoire,
Ainsi que dans nos cœurs pieux!

... Mais, toutes les Bastilles sombres,
Où gît captif l'Esprit humain,
Ne sont pas encor des décombres...
Lève, ô peuple, ta forte main

Et renverse encor ces Bastilles
Faites avec des préjugés,
Ces durs cachots, ces lourdes grilles,
Dont nos regards sont affligés!

Le bâillon de l'Intolérance
Menace toujours la Raison,
Et, pour les âmes, l'Ignorance
Est une espèce de prison.

Et toi, qui jadis fis éclore
La Liberté qui sommeillait,
En notre siècle lui encores,
Soleil du Quatorze-Juillet!!

CADET.



GANDOISES DE LA SEMAINE

Nous autres Lyonnais, nous avons la très-bonne habitude d'agir avec une sage lenteur. Presque toujours bien nous en pris.

Chacun sait que, depuis quelque temps, il n'est question un peu partout, et même ailleurs, que de tramways, c'est-à-dire de chemins de fer sur les rails desquels la traction se fait d'ordinaire par des chevaux. (Le mot anglais *tramway* signifie chemin à rails plats.)

Tout naturellement il y a des malins qui ont trouvé

moyen de remplacer les chevaux par une locomotive obéissante comme un caniche, sûre comme le cinq pour cent, et facile à conduire comme la chambre des Députés.

Il semble donc que les choses aillent pour le mieux, et qu'il n'y ait plus qu'à faire poser les rails, et à commander les voitures. Il paraît même que c'est l'avis du Conseil municipal; — cela ne prouverait pas grand chose, le Conseil n'étant composé, ou à peu près, que de républicains, hommes aventureux de leur nature.

Mais il y a des gens qui veulent jeter des bâtons dans les roues des voitures: ce sont les amis des choses et des gouvernements d'autrefois. La crainte les prend. Que voulez-vous y faire? Quand on leur parle de *machines*: ils ont peur de leur ombre.

* * *

A propos de lenteur, voilà encore une question municipale odorante, qui ne prend pas le train rapide.

Il ne s'agit rien moins que de... — Voyons, quel mot honnête pourrais-je bien employer pour parler de vidanges? Ma foi, je n'en vois point et me résous à appeler les choses par leur nom.

Donc, nos édiles s'occupent de vidanges, mais ils n'ont pas de cœur à l'ouvrage; s'ils continuent, ainsi qu'ils ont commencé, c'est une question qui ne se videra pas de sitôt; ça retarde la solution d'autres affaires, et vous verrez qu'il en résultera un trop plein qui n'est pas sans présenter quelque danger, postérieurement bien entendu, car pour le moment, il paraît que ça va encore assez bien.

Et puis il y a la critique à redouter; et c'est là une chose qui ne manque jamais de se produire.

— Voyez, disent les envieux du pouvoir, ces messieurs les municipaux ont peur de mettre la main à la pâte. Ils ne valent pas les anciennes commissions impériales et autres qui s'en occupèrent à ce point de s'y fourrer jusqu'au cou, si avant, enfin, qu'elles n'ont jamais pu en sortir.

Donc, la solution est encore à venir; espérons qu'on la trouvera bientôt, et que les esprits se calmeront.

* * *

Il est revenu quelques instants parmi nous, le grand, l'illustre, le merveilleux Ducros, le vrai, le seul Ducros; l'homme qui, ne pouvant se faire une réputation par le bien, se l'est faite autrement.

Quelques personnes bienveillantes ont supposé que M. Ducros était venu, profitant d'un congé forcé, voir ses amis, disaient les uns, voir un ami, disaient les autres.

Tous se trompaient: M. Ducros n'est venu voir personne, il est venu pour assister à quelque chose.

Qu'on ne s'y trompe point, M. Ducros est comme les fiévreux, il a ses bons et ses mauvais jours. J'ai l'air de plaisanter, mais ce qui vient de se passer prouve que je ne blague pas.

Quand il se trompe, M. Ducros veut bien se le dire à lui-même; s'il n'en convient pas en public, c'est tout simplement pour ne pas amoindrir le principe d'autorité. Sans cela, lorsque l'occasion s'en présente — ce qui arrive souvent — il serait le premier à dire: J'ai fait une gaffe.

L'ex-pacha du Rhône est venu à Lyon tout simplement pour assister à l'établissement d'un pont sur le Rhône par les pontonniers. Il a voulu voir, par lui-même, comment on s'y prend pour faire un pont qui ne soit pas trop court.

Le moment était admirablement choisi, car M. Ducros va, dit-on, rentrer dans le grand corps de l'administration mutuelle — lisez ponts-et-chaussées. Il pourrait être exposé à construire un pont sur un ruisseau quelconque, et il voudrait le faire de longueur.

M. Ducros devenu modeste et cherchant à s'instruire, c'est raide; mais on a le droit de croire que c'est vrai.

Comme dit M. Dupanloup: Où allons-nous, mon Dieu, où allons-nous?

* * *

Je suis allé, hier soir, voir les exercices du dompteur Bidet, qui est le lion du moment. J'ai remarqué qu'un jeune surnuméraire dans l'art de se faire beaucoup de rentes en cultivant les bêtes, va constamment d'un bond à l'autre de la ménagerie, en inondant les animaux de la fumée d'un encens qui ne vient pas du pays de la myrrhe; il n'a rien de commun avec celui que le roi Salomon, ce modèle de sagesse — pas sous le rapport des femmes — brûla aux pieds de son amoureuse victime, la reine de Saba.

Le travail du jeune lévite des bêtes m'a rappelé Napoléon I^{er}, le grand dompteur, et Louis XVIII, le grand sceptique.

Quand on disait à ce dernier que les seigneurs de l'écour de son frère encensaient, à qui mieux mieux, le maître du jour, il répondait philosophiquement: Qu'ils encensent tout à leur aise; l'essentiel, c'est qu'ils cassent le nez de l'idole avec l'encensoir.

Les choses ne changent pas avec le temps autant qu'on pourrait croire: la République aussi à ses encenseurs, qui veulent lui casser le nez avec l'encensoir.

Ce sont les cléricaux, déguisés en républicains, évadés des cercles catholiques, et qui, sous diverses formes de langage, empruntant des noms connus, font de la République entre deux ré citations de chapelets. Ne pouvant officiellement abuser du nom du mari dont ils avaient essayé de faire leur victime, ils se cachent sous les jupes de la femme.

Méfiez-vous, mes amis, de ces porteurs de faux-nez, de ces républicains de circonstance, qui agitent la joyeuse tavelle de Guignol et vident le verre de Gnafron, pour mieux casser le nez de la République avec l'encensoir.

Heureusement que, comme l'âne revêtu de la peau du lion, ils ont laissé passer le bout de l'oreille, ce qui permet de les reconnaître pour ce qu'ils sont: des ménéstrels de sacristie.

Veillons au grain, et ne nous laissons point de crier: au loup! au loup!

GNAFRON.

ÉQUEVILLES

Un peu gaulois — mais bah! Guignol et ses lecteurs sont Lyonnais, et Lyon, c'est le cœur même de la vieille Gaule — *prima sedes Galliarum*.

Et puis c'est arrivé.

Notre compatriote, M. X... — ses nombreux amis sauront bien le reconnaître — M. X... est farceur, mais farceur comme on ne l'est pas, plus farceur à lui seul que tous les membres réunis de l'honorable corporation des fumistes.

Samedi dernier, M. X... faisait en ville des courses et des emplettes.

En sortant de chez son armurier, à qui il venait d'acheter un pistolet de salon, il passe sur la place des Terreaux. Comme il suit le trottoir qui se trouve devant le Palais Saint-Pierre, l'idée — ou plutôt le besoin — lui vient d'entrer dans certain établissement utile, où le public est admis à... consommer moyennant quinze centimes... par tête.

Il pénètre, se fait ouvrir un cabinet et s'enferme.

Quelques minutes se passent. Tout-à-coup, une épouvantable détonation se fait entendre. Grand émoi. La dame de... comptoir, qui découpait du papier, laisse tomber ses ciseaux et, éperdue, se précipite à la porte du cabinet de M. X...

« — Ouvrez! Ouvrez! » — Pas de réponse.

« — O mon Dieu! s'écrie la malheureuse femme, il s'est suicidé... il est déjà mort! Quel tort cela va causer à ma maison! »

Des gardiens de la paix passaient; elle les appelle. Et, vite, elle envoie un employé chercher un serrurier.

Le serrurier accourt, muni de ses instruments. En présence des agents, il se dispose à ouvrir la porte du cabinet. A ce moment, M. X... sort tranquillement, en rajustant son gilet.

Ce fut comme un coup de foudre, comme l'apparition d'un revenant.

Le premier moment de stupeur passé: « — Comment, Monsieur, vous ne vous êtes donc point suicidé? Vous n'êtes donc pas mort?... » s'écrie la directrice de l'établissement.

Et M. X... de répondre de l'air le plus étonné: « — Moi mort! Mais, ma bonne dame, qui a pu vous faire supposer?... »

« — Mais ce coup de feu, cette horrible détonation... »

M. X... semble embarrassé comme l'est un homme du monde dans une position ridicule devant une femme. Il rougit et balbutie des excuses: « — Mon Dieu, Madame, vous savez... quelquefois... certains aliments, les haricots, par exemple... Enfin, excusez-moi; j'ai cru d'ailleurs que vous y étiez habituée. »

Ayant fourni ces explications, M. X... dépose ses trois sous sur le comptoir, salue et se retire.

La dame le regarde, avec stupéfaction, s'éloigner; puis, s'adressant à l'un des gardiens de la paix: « — Eh bien! brigadier, dit-elle, vous me croirez si vous voulez... Mais, depuis vingt ans que je suis dans la partie, je n'en ai jamais entendu de pareil! »

Maintenant, grâce au *Journal de Guignol*, elle saura à quoi s'en tenir.

TROMPETTE.

CORRESPONDANCES

A. C. P. B. — Ah ça, petite meman, c'est donc parce que on t'aime trop que te nous fais toujours de z'arias; te sais portant ben que tous tes belins se feroient crever la basane pour te faire de plaisir. Allons, coque nous à la pincette, et que ça finisse.

* * *

F. C. — Petit, te buges pas, nous sons en train de te faire une attrape, et que te l'auras pas volé. Ça t'apprendra à faire de collagne avé les cafards.

Le Gérant, THEULE.